

---

## Henri Meschonnic : traduire le chant, traduire les Paroles

David Banon

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/1872>

DOI : [10.4000/tsafon.1872](https://doi.org/10.4000/tsafon.1872)

ISSN : 2609-6420

### Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 93-104

ISSN : 1149-6630

### Référence électronique

David Banon, « Henri Meschonnic : traduire le chant, traduire les Paroles », *Tsafon* [En ligne], 77 | 2019, mis en ligne le 12 septembre 2019, consulté le 30 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/1872> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.1872>

---

## Henri Meschonnic : traduire le chant, traduire les Paroles

David Banon\*

« Autrefois c'était conquérir que de traduire »  
F. Nietzsche<sup>1</sup>

« Je traduis comme le poète que je suis »  
H. Meschonnic<sup>2</sup>

Si l'on voulait saisir ce qui constitue la singularité de l'œuvre d'Henri Meschonnic, nul doute que l'on mettrait l'accent sur *le rythme* car c'est lui qui assure le ciment de sa pensée que ce soit dans sa partie poétique, dans son traduire ou encore dans ses écrits théoriques : linguistiques, historiques, philosophiques et politiques. « Penser le rythme comme une organisation du mouvement de la parole – et Gerard Manley Hopkins le savait, qui parle dans une lettre, à propos de la Bible, du '*record of speech in writing*' – suppose une gestuelle du sens, donc une rythmique ou sémantique de position »<sup>3</sup>. Elle est couramment effacée au profit du signe lequel fige le passé sur lui-même, tandis que la sémantique tourne son énergie vers l'avenir sans pour autant le déconnecter du passé.

---

\* Université de Strasbourg, Institut Universitaire de France (IUF) et professeur invité à l'Université Bar-Ilan, Israël.

Le présent article amplifie et met à jour un précédent article publié dans la revue italienne *Skené*, Schena editore, 5<sup>e</sup> année, 2016, n°6, p. 29-35, sous la direction de Marcella Leopizzi : David Banon, « La traduction inachevée ».

<sup>1</sup> *Le Gai Savoir*, 83, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard/NRF, 1950, p.120.

<sup>2</sup> « *Se in Deo esse* : Le poème et l'esprit selon Henri Meschonnic », entretien avec Anne Mounic, dans *Temporel* n° 6, octobre 2008.

<sup>3</sup> H. Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*, Paris, Bayard, 2004, p. 215, anglais souligné par l'auteur.

C'est bien l'effacement du rythme que j'ai expérimenté lors de mon enseignement au département de pensée juive de l'Université hébraïque de Jérusalem où il m'arrivait de référer mes étudiants à un passage de la Bible. Je signalais dans la foulée l'originalité de la traduction d'Henri Meschonnic en ce qu'elle est la *seule* qui respecte scrupuleusement la poétique – ensemble de règles qui entrent dans la composition d'un texte, y compris donc le rythme en prenant très au sérieux les *té'amim*<sup>4</sup>. La réaction était toujours invariable : d'abord Meschonnic est quasiment méconnu, de même que sa traduction. Et les quelques érudits qui lisent encore le français m'objectaient qu'il n'est pas le seul à intégrer le rythme dans sa traduction : un universitaire américain du nom d'Everett Fox<sup>5</sup> l'a fait, du moins pour le Pentateuque.

### Une traduction en trompe-l'œil

Je me suis donc mis en quête de cet ouvrage<sup>6</sup>. C'est peu de dire que ce que j'y ai découvert, à la lecture de la *Préface* rédigée par le traducteur, est affligeant. Très affligeant ! Il confesse qu'il a été attentif au rythme et à la sonorité de la langue.

Cette traduction est guidée par le principe que la Bible hébraïque, ainsi que la plupart de la littérature de l'Antiquité, était censée être lue à voix haute, et qu'en conséquence elle devait être traduite avec une attention tout à fait particulière au rythme et à la texture sonore de la langue. La traduction devait donc essayer d'imiter, autant que faire se peut, la rhétorique particulière de l'hébreu en conservant des procédés tels que répétition, allusion, allitération et jeu de mots.<sup>7</sup>

Ensuite, il place cette traduction sous l'autorité de Buber et Rosenzweig, pour lesquels la traduction des mots de l'hébreu vers

---

<sup>4</sup> « La poétique ne cherche pas l'interprétation. Comme pour la traduction, elle se place en deçà. Dans l'étude du *fonctionnement* ». *Id.*, *L'Utopie du Juif*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 363, collection Midrash. Je souligne.

<sup>5</sup> Clark University, Worcester, Massasuchets.

<sup>6</sup> Intitulé *The five books of Moses. Genesis, Exodus, Leviticus, Numbers and Deuteronomy. A new translation with introductions, commentary and notes*, Schocken Books, 1995, New York. Des parties de ce livre ont été publiées en 1983, sous le titre *In the beginning* (Genesis), *Now* (sic !) *these are the names* (Exodus) 1986, p. iv.

<sup>7</sup> Everett Fox, "Translator's Preface", dans *The five books of Moses, op. cit.*, p. ix. « *This translation is guided by the principle that the Hebrew Bible, like much of the literature of antiquity, was meant to be read aloud, and that consequently it must be translated with careful attention to rhythm and sound. The translation therefore tries to mimic the particular rhetoric of the Hebrew whenever possible, preserving such devices as repetition, allusion, alliteration, and wordplay* ».

L'allemand devait impérativement refléter la signification de la racine originale tandis que celle des phrases s'employait à imiter la syntaxe de l'hébreu, les allusions et les jeux de mots présents en masse dans le texte biblique : cet ensemble devait d'une certaine manière transparaître dans la langue-cible. Il semble que sur ce point précis, celui de « la parole parlée »<sup>8</sup>, des noms bibliques et de leur signification ainsi que du « mot conducteur » Everett Fox a essayé de se mettre dans le sillage de ses aînés... mais *absolument pas* sur le plan du rythme. Car Buber et Rosenzweig ont divisé le verset en segments correspondant à des « *unités respiratoires* [...] Les phrases sont imprimées ligne par ligne suivant le rythme naturel de la respiration »<sup>9</sup>.

Everett Fox présente cette correspondance établie par Buber et Rosenzweig entre le rythme et la respiration de façon somme toute exacte en y ajoutant un trait : chaque segment représente une unité respiratoire et une unité de sens. Lorsque cette connexion s'établit, le texte livre alors son message de toute sa force. Toutefois, il critique cette technique de segmentation des versets en arguant que la division en versets serait tardive : elle daterait du IX<sup>e</sup> siècle et fut adoptée lors des disputations au Moyen Âge. Certes, c'est Isaac ben Kalonymos Nathan, appelé R. Isaac Nathan de Rome qui a, le premier, dans sa Concordance *Méir Nétiv* [Qui éclaire le sentier], employé, en 1440, la division capitulaire et la numérotation des versets, mais la *versification* en tant que telle était déjà attestée dans le Talmud de Babylone (*Méguilah* 3 a et *Nédarim* 37 b) par le *passouq* qui signifie *coupé* et le *sof passouq* qui signifie *coupure de fin* (du verset). Or, ce sont Rav Aschi (mort en 427) et Ravina (mort en 420) qui, au V<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, ont clôturé le Talmud de Babylone en lui donnant la forme que nous lui connaissons. Ce qui signifie que la versification était en usage depuis l'instauration de la lecture publique dans les siècles qui ont précédé la mise par écrit du Talmud.

La *colométrie*, d'autre part, provient de l'expérience de la lecture orale et de la sensation des rythmes de la parole parlée. *Les divisions typographiques*

---

<sup>8</sup> Celle qui « cherche par tous les moyens à obliger le lecteur à lire le texte tout haut » Gershom G. Scholem, « La traduction de la Bible par Martin Buber » dans *Le messianisme juif. Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Préface, traduction, notes et bibliographie par Bernard Dupuy, Paris, Calmann-Lévy, 1971, collection Diaspora, p. 443- 444.

<sup>9</sup> G. Scholem, *ibid.*, p. 444. Le fait d'imprimer les versets ligne par ligne renvoie selon Scholem à la *colométrie*, terme de prosodie grecque repris par les philologues germaniques.

*spécifiques [des versets] employées dans ce volume sont quelque peu arbitraires ; chaque lecteur entendra le texte différemment.* Mes dispositions typographiques sont parfois identiques à celles de Buber et Rosenzweig, mais le plus souvent pas, elles correspondent quelquefois à la ponctuation établie par la tradition juive (les accents massorétiques ou *tropes*), mais pas toujours.<sup>10</sup>

Arrêtons-nous un instant sur cette idée qui se donne comme une affirmation scientifique massive et plaque ainsi des notions grecques sur la Bible hébraïque pour se doter d'une autorité et comme pour dissuader toute contestation ou critique. D'abord *cola* ou *colométrie* est une notion de métrique grecque, totalement absente du verset biblique, et avec laquelle les *té'amim* n'ont rien de commun. Ensuite, comment peut-on écrire : « chaque lecteur entendra le texte différemment », alors que la *valeur hiérarchique* des *té'amim* est première, avant la *valeur mélodique* ? Et qu'elle ne s'accommode d'aucun à-peu-près.

Quiconque a assisté à la lecture publique d'une section hebdomadaire sait combien on est attentif à surveiller le lecteur afin qu'il rende toutes les nuances rythmiques du texte, sous peine de se faire reprendre et de corriger son erreur. Or, vous avez bien lu : Everett Fox versifie donc *arbitrairement* c'est-à-dire à *contre-rythme*. Ce qui signifie à contre-sens. Il ignore donc que les *té'amim* sont souvent la seule grammaire du verset, les éléments constitutifs de sa syntaxe ou plus précisément de sa parataxe. Ce sont eux qui subdivisent le verset en segments et conduisent le lecteur sur le chemin de sa signification obvie. Ils sont hiérarchisés : répartis en *mélakhim*-rois ou *sarim*-princes, accents disjonctifs qui ont une valeur de dégroupement, marquant une pause<sup>11</sup> et en *mésharétim*-servants, accents conjonctifs de regroupement qui « font de deux mots une seule bouchée »<sup>12</sup>. Le trait de génie de Meschonnic est non seulement de penser le rythme comme une organisation du mouvement de parole mais d'avoir intégré ce « *record of speech in*

---

<sup>10</sup> Everett Fox, "Translator's Preface", *art. cit., op. cit.*, p. xv. Je souligne sauf « trop/trope ». « *Cola*, on the other hand, arise from the experience of reading the Hebrew text aloud and of feeling its spoken rhythms. *The specific divisions used in this volume are somewhat arbitrary; each reader will hear the text differently.* My line divisions are sometimes identical to Buber-Rosenzweig, but often are not; they sometimes correspond to the punctuation laid down by Jewish tradition (the Massoretic accents or *trop*), but not always ».

<sup>11</sup> « En équivalent typographique, pour les accents forts, je mets un grand espace » alors que pour « les accents conjonctifs, c'est l'absence même d'un blanc qui les signale ». H. Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie, op. cit.*, p. 238.

<sup>12</sup> *Id., ibid.*, p. 238

writing »<sup>13</sup> par des blancs de grandeur différente avec la césure déterminée par le *atnah* – accent disjonctif majeur – qui divise le verset en deux parties pouvant être égales ou le plus souvent inégales par un alinéa à l’intérieur du verset. Faut-il préciser que lors de la lecture publique, le préposé à la lecture respire ou reprend son souffle lorsqu’il rencontre des accents disjonctifs ? « C’est leur hiérarchie qui est leur valeur pausale et sémantique. C’est elle que je transpose par un codage des espaces »<sup>14</sup>, écrit Meschonnic. Et si le lecteur omet la pause du *atnah*, on le reprend ; car il risque d’attenter à la signification du verset. C’est ainsi qu’il convient de comprendre : quiconque lit à contre-rythme commet *ipso facto* un contre-sens.

On est stupéfait de constater, de surcroît, qu’aucune mention n’est faite des traductions de Meschonnic, ni dans cette préface, ni dans les notes de bas de page qui accompagnent la traduction de Fox et la justifient. Comme si Meschonnic vivait sur une autre planète, sans communication aucune avec les États-Unis et ses chercheurs, qu’il parlait une langue inconnue et indéchiffrable et qu’il n’avait pas publié, sous cette forme, la traduction des *Cinq Rouleaux*, dès 1970 – soit treize années avant la traduction anglaise de Fox, portant le titre de *In the begining* – accompagnée de bon nombre d’études théoriques autour de ces questions. S’agit-il d’occultation ou d’ignorance ? Ou peut-être, pour ne pas dire sûrement, d’une assurance de nantis, les chercheurs juifs américains se considérant comme les héritiers des penseurs juifs allemands du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle dont ils estiment être les interlocuteurs exclusifs et les plus dignes<sup>15</sup>. Les héritiers. Comme si la migration du savoir, la *translatio studiorum*, s’était effectuée unilatéralement de l’Allemagne vers les États-Unis, les autres pays ou plus précisément les langues d’autres chercheurs étant écartées d’un revers de la main, voire n’existent point. Comme si la langue française n’était plus une langue en vigueur dans l’Académie et donc on la néglige de plus en plus dans la recherche : elle n’a plus voix au chapitre devant la mondialisation de l’anglais (j’allais écrire du médiocre !). Au point

---

<sup>13</sup> Expression de Gerard Manley Hopkins à laquelle Meschonnic a donné toute son ampleur. *Id., ibid.*, p. 215.

<sup>14</sup> *Id., ibid.*, p. 238

<sup>15</sup> Fox évoque le nom de « pionniers » tels que Umberto Cassuto, Martin Buber et Meir Weiss en Israël ; Benno Jacob en Allemagne ; James Muilenberg, Edwin Good, James Ackerman et Robert Alter aux États-Unis, ainsi que J.P. Fokkelman en... Hollande. Mais de Meschonnic ou d’un autre traducteur français, nulle trace. Comme si la langue française ne remplissait plus aucune fonction dans la recherche. Dans “Translator’s Preface”, *art. cit., op. cit.*, p. xxiii.

qu'Everett Fox s'approprié la proposition de traduction des trois premiers versets de la Genèse par Rachi, faisant du troisième la proposition principale et des deux premiers versets des incises du troisième, sans même le mentionner en note<sup>16</sup>. C'est en tout cas une énigme concernant un chercheur qui fait de la traduction de la Bible son domaine d'investigation. Il feint d'oublier, qu'après la Shoah, c'est l'École de pensée juive de Paris – avec ses *outsiders* et ses *insiders* – qui a relevé le défi de judaïser dans un monde où rien ne l'y encourageait et qui a ainsi comblé quelque peu le vide laissé par la Catastrophe. Sa pléiade de penseurs, parmi lesquels il faut compter Henri Meschonnic, nonobstant sa volonté d'indépendance, constituait une *avant-garde* dans le domaine des études juives. À cette époque, ce n'est pas à New York, et pas même à Jérusalem, que l'on percevait l'effervescence de la créativité, mais bien sur les bords de la Seine. Et si Meschonnic envisageait d'écrire l'histoire des traductions de la Bible comme celle « des effacements et de l'effacement des effacements »<sup>17</sup>, il y aurait sûrement ajouté cet épisode.

### La traduction inachevée

Ce n'est donc pas sans émotion, étant donné les circonstances qui y ont présidées, que j'ai pris connaissance de la traduction inachevée des trois premiers chapitres de *Les paroles. Traduction du Deutéronome* par Henri Meschonnic, publiée dans le numéro 5 de la revue *Peut-être*. Une sorte de testament ou le résumé d'une partie de sa vie ? Sans doute, un peu des deux. Quel dommage qu'il n'ait pu mener ce projet à son terme !

Faire entendre le *poème* sous le signe, tel était son objectif. Pour cela il s'est livré à un décapage des sédiments successifs recouvrant le texte. Sédiments académiques : l'hellénisme et l'usurpation qui veut que la version des Septante ne soit pas une traduction mais constitue le texte original ; théologiques : l'Ancien Testament ne fait sens que lu à la lumière du Nouveau, il ne fait qu'annoncer ce qui sera accompli ; philologiques : lesquels supposent, au nom d'une lecture dite scientifique et derrière une objectivité d'apparence, le déni de toute autorité au texte massorétique, considéré comme corrompu, sous prétexte que la notation des points-voyelles et des accents est tardive (entre le VI<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup>

---

<sup>16</sup> “1. At the beginning of God's creating of the heavens and the earth/ 2. when the earth was wild and waste, darkness over the face of ocean rushing-spirit of God hovering over the face of waters/ 3. God said : let there be light! And there was light”. *The five books...*, *op. cit.*, p. 12-13.

<sup>17</sup> H. Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*, *op. cit.*, p. 117.

siècle). Une fois toutes ces couches identifiées et déblayées, on découvre le texte hébraïque de la Bible qu'il s'agit de *réhébraïser* dans la traduction en français.

Or le texte biblique hébreu travaille dans le continu rythme-syntaxe-prosodie, selon une sémantique sérielle. Et telle qu'il ne connaît pas l'opposition qui nous est familière entre les vers et la prose [...] Le texte biblique hébreu est donc une rythmique sémantique du continu.<sup>18</sup>

Il s'agit par conséquent de rendre les phrases, les versets, pas les mots et, en traduisant les phrases, on rend leur *force* aux textes. Si bien que « penser la force, c'est autre chose que penser le sens »<sup>19</sup>. Et penser la force à travers le rythme, les *té'amim*. Car le rythme, c'est le souffle rendu sensible, l'intervalle du silence, le jaillissement des mots par grappe, avec tout le relief que donne leur placement.

Et comme l'accent rythmique se nomme *ta'am* en hébreu, "le goût" de ce qu'on a dans la bouche, une métaphore buccale, corporelle, qui dit la physique du langage, alors je dis que la visée poétique, éthique et politique est de *taamiser le français*, de le rythmiser. *Taamiser* toutes les langues. Et la pensée du langage.<sup>20</sup>

Il s'ensuit un élargissement de l'horizon de la langue française et une découverte de ses ressources laissées en jachère. Décentrer donc et non pas annexer. C'est pourquoi, à cette traduction, ce n'est pas l'énoncé qui convient, car il est indépendant de tout engagement subjectif du lecteur, c'est *l'énonciation* qui est l'acte même du sujet parlant pris dans sa condition personnelle, historique, communautaire et même nationale. Il en va de même de l'abandon du temps du récit qui est le passé simple au profit du passé composé. Qui permet le passage de l'impersonnel au personnel. Discours d'une personne et non pas récit d'une non-personne. Ce sont là les modalités de la valeur hiérarchique des *té'amim*, qui est première. Elle est doublée par la valeur mélodique sur laquelle insiste « Rabbi Shéfatia au nom de Rabbi Yohanan en enseignant : Quiconque lit sans mélodie [*bélo né'ima*] et répète sans intonation [*bélo zimra*], à son sujet le verset dit : Et moi aussi, je leur ai donné des décrets (*houqim*) qui ne sont pas bons [...] (Ez 20,25) »<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> *Id., ibid.*, p. 144

<sup>19</sup> *Id., ibid.*, p. 145

<sup>20</sup> *Id., ibid.*, p. 151.

<sup>21</sup> *Méguila* 32 a. La fin du verset allégué comme argument scripturaire est encore plus étonnante « ...et des règles [*michpatim*] non susceptibles de les faire vivre ». Une



Lire le poème sous le signe, comme le préconisait Meschonnic, c'est penser le *continu* dans le langage qui fait du rythme une organisation du *mouvement* de la parole dans le langage. Deux conséquences en résultent : le rythme « ruine l'opposition de trompeuse apparence entre poésie et prose »<sup>22</sup> surtout depuis l'éclosion du poème en prose et l'usage du vers libre, deux modalités de la modernité poétique. Et le sens dépend du mouvement du sens, du continu...

### La Torah : un chant

Or, c'est bien ce qu'avait déjà exprimé au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle Rabbi Naftali Tsvi Yéhoua Berlin (appelé le *Natsiv*, 1816-1893) dans son commentaire du Pentateuque intitulé *Ha'ameq Davar* [Investigation de la parole], lequel souligne que la Torah (au sens strict : les cinq livres de Moïse) est appelée *shira* : chant (Dt 31, 22). Selon les versets :

Et maintenant, écrivez pour vous ce chant et enseignez-le aux enfants d'Israël : mettez-le dans leur bouche/*simah béfihem* afin que ce chant/*hashira* témoigne des enfants d'Israël [...] Alors quand s'abattront sur lui, nombre de maux et de calamités, le chant présent témoignera en face de lui car il ne sera pas oublié de la bouche de ses descendants [...] Et Moïse a écrit ce chant en ce jour et l'a enseigné aux enfants d'Israël jusqu'à son terme. (Dt 31, 19 ; 21 ; 22 et 30).

Comment Meschonnic aurait-il traduit ces versets capitaux qui font de la Torah une *shira*, un chant, un poème avec sa métaphore buccale et gustative<sup>23</sup> – à entendre littéralement ? C'est-à-dire une métaphore corporelle, qui dit la physique du langage. Il en aurait fait son miel. Il

---

question s'impose : quel rapport ce verset entretient-il avec l'enseignement talmudique ? Le contexte éclaire quelque peu la question. Il décrit le *mépris affiché* par la génération du désert et celle de ses enfants vis-à-vis des commandements de Dieu. Or, au lieu de suivre ces commandements afin de « vivre par eux » (Ez 20, 11 et 21), ils ont choisi la voie de la révolte et de la non-vie (Ez 20, 25). Se dessine alors un lien « insoupçonné » : *la lecture non mélodieuse* – un commandement considéré somme toute comme mineur – *conduit assurément vers la non-vie*. Négliger ce commandement équivaut à transgresser le shabbat et à adopter les mœurs des idolâtres, comme il ressort de l'ensemble du chapitre 20. Transformation d'une forme de vie par une forme de langage ! Car « le langage sert à vivre », dit Meschonnic, évoquant cette expression de Benveniste qu'il aimait souvent citer. Et le langage mélodieux, plus encore.

<sup>22</sup> H. Meschonnic, *Un coup de Bible... op. cit.*, p. 185. La Bible ne connaît pas cette opposition, elle ne dispose que de l'opposition entre le parlé et le chanté.

<sup>23</sup> Cette métaphore buccale s'accorde avec son injonction maintes fois répétée : « c'est parce qu'il y a du corps qu'il y a du langage ». *Id., ibid.*, p. 97.

aurait fait de ces deux mots hébreux : *simah béfihem* « une seule bouchée »<sup>24</sup> et leur aurait rendu toute leur force...

Le Natsiv consacre à cette notion qui fait de la Torah un poème tout un chapitre – le troisième – de son *Introduction Qidmat Ha'ameq* [Le sentier de l'investigation], au commentaire des cinq livres de Moïse. « Il importe de comprendre pourquoi la Torah est appelée poème, alors qu'elle n'a pas été rédigée en langage versifié ». Sa réponse, que je résume, établit en substance la différence entre le poème et la prose (le récit). Le premier s'exprime en langage métaphorique où la suggestion<sup>25</sup> et l'équivoque sont de mise, alors que le langage de la narration vise la non-équivocité, la clarté. À l'instar du poème, le récit toraïque n'est donc jamais transparent. Il est nimbé de significations. C'est pourquoi, il convient de viser à restituer cette transparence par des notes et des commentaires afin de faire lever le sens obvie que chacun cherche à déterminer alors qu'on ne saurait fixer, avec précision et une fois pour toutes, le sens de la parole divine. D'autre part, ce qui est spécifique dans le poème, ce sont ses allusions auxquelles il faut être extrêmement attentif. Ce sont ces modalités poétiques que l'on trouve dans le texte biblique et qu'il importe de déceler.

Retenons de cette analyse comparative entre poème et récit que le Natsiv comme Meschonnic lisait le poème sous le signe. Et s'il tient compte de la poétique et tente même de formuler, à partir de cette distinction, une théorie du langage – fût-elle rudimentaire –, il y intègre une « herméneutique qui n'est pas absence de poétique »<sup>26</sup>. Toutefois, s'agissant de textes exprimant des notions philosophiques et théologiques, il est conscient du fait qu'en passant d'une langue à une autre « les champs sémantiques ne se superposent pas nécessairement, les syntaxes ne sont pas équivalentes, les tournures de phrases ne véhiculent pas les mêmes héritages culturels et que dire des connotations à demi-muettes qui surchargent les dénnotations les mieux cernées du vocabulaire d'origine et qui flottent en quelque sorte entre les signes, les phrases, les séquences courtes ou longues »<sup>27</sup>.

Si bien qu'on ne saurait généraliser, comme le faisait le regretté Meschonnic, en affirmant : « L'herméneutique ne connaît que le signe,

---

<sup>24</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 238.

<sup>25</sup> « La poésie n'enseigne pas, parce qu'elle n'est pas dans le *nommer*, mais dans le *suggérer* ». H. Meschonnic, *L'Utopie du Juif*, *op. cit.*, p. 278, souligné par l'auteur.

<sup>26</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 93.

<sup>27</sup> Paul Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 13.

que le sens. Dans l'ignorance du discours »<sup>28</sup>. Il y a des partisans de l'herméneutique parmi les Juifs, anciens comme le Natsiv et modernes, pour lesquels le langage n'est pas nom, qui ont lu, compris et apprécié Émile Benveniste. Ils savent que c'est parce qu'il y a des phrases, qu'il y a des mots et pas parce qu'il y a des mots, qu'il y a des phrases. Ils ont appris de surcroît que, contrairement aux mots, la phrase n'intègre rien ; elle s'intègre au discours. Ou, comme le dit Humboldt, « les mots ne *précèdent* pas le discours mais *procèdent* du discours [...] et les dictionnaires et les grammaires sont le squelette mort du langage »<sup>29</sup>. Ils ont retenu aussi que l'unité de langage dans la Bible n'est pas la lettre, le mot ou le nom, pas même la phrase, mais le verset. Pourtant, ils témoignent de la reconnaissance à Meschonnic pour avoir enseigné sans répéter que le verset n'est pas une unité grammaticale, mais une *unité rythmique*. Et que c'est par une traduction qu'une langue peut connaître un renouveau. Car « c'est la Bible qui a fait l'hébreu plus, sinon au moins autant, que l'hébreu n'a fait la Bible »<sup>30</sup>. Dès lors, au lieu de faire campagne contre le sens seul, le sens sans la lettre et contre la lettre ou plus précisément le lettrisme, on peut envisager une herméneutique du discours, du texte. Car c'est là, selon moi, que loin de s'opposer, l'herméneute et le poéticien se rejoignent. Dans une herméneutique du discours qui tienne compte des acquis dégagés par la poétique du rythme laquelle privilégie le continu et le mode de signifier. Ainsi que l'établissent Meschonnic : « la question de ce qu'est le sens, et du comment de ce sens, devraient être complémentaires »<sup>31</sup>.

### Traduire, c'est retraduire

Passons maintenant à sa version de Les Paroles. Selon un accord tacite entre Meschonnic et moi-même, il me permettait d'énoncer quelques remarques quant à sa traduction. Remarques toujours bienveillantes attestant respect et admiration ce pourquoi il en tenait compte. Il me semble qu'il y a eu quelques « coquilles » lors de l'impression.

Chapitre I. *véshoterim* : וְשֹׁטְרִים est rendu au verset 15 par 'et des scribes', ce qui me paraît non-conforme car il s'agit d'officiers (de

---

<sup>28</sup> H. Meschonnic, *Un coup de Bible dans la philosophie*, op. cit., p. 124.

<sup>29</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 285, je souligne.

<sup>30</sup> *Id.*, *L'Utopie du Juif*, op. cit., p. 141.

<sup>31</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 255.

police, on dirait aujourd'hui 'auxiliaires de justice'). De même au verset 22, *véyahpérou* : ויהפרו ; littéralement c'est bien 'et ils creuseront', mais il s'agit des explorateurs de Nombres 13, 2 et suivants, de cet épisode raconté cette fois du point de vue de Moïse. Il faudrait donc traduire : qu'ils explorent pour nous.

Verset 26 : Et vous vous êtes révoltés avec : ותמרו את פי ה'. La note 26 stipule : « J'ai mis "avec", pour la particule *et*, là où communément on met "contre" : c'est se disputer avec... » Mais alors pourquoi au verset 43 où l'on a exactement la même expression hébraïque, la traduction retenue est : vous vous êtes révoltés contre ? Au verset 31, manque avec [*et* : את ] qui a dû sauter lors de l'impression : *avec* son fils.

Chapitre II, verset 7 : *lo hassarta davar* : לא חסרת דבר est un accompli donc : 'tu n'as manqué de rien' et non pas : 'tu ne manqueras'. C'est lors de la quarantième année que Moïse, avant de mourir, adresse ces paroles à tout Israël (Dt 1, 3), une fois le désert traversé. D'où l'accompli.

Chapitre III, verset 3 : L'imprimeur a eu du mal avec ce verset, ce qui rend son début incompréhensible « Et Adonaï a donné notre Dieu dans notre main » : ויתן ה' אלהינו בידנו. Il faudrait lire « Et Adonaï notre Dieu a donné (accent disjonctif, donc blanc de deux cadrans) dans notre main... Au verset 18, à la fin du verset il convient de traduire *tous* fils de force : *kol béné hayil* : כל בני חיל et non pas tes fils de force. Là aussi, l'on a dû confondre *tous* et *tes*, surtout si c'était consigné en abrégé...

### Encore un mot

Il fallait une dose exceptionnelle de concentration et d'efforts à Meschonnic pour effectuer cette traduction. C'est pourquoi elle possède une saveur particulière, différente de toutes les autres, peut-être parce qu'il ne manquait plus que trois versets pour terminer la première *paracha*/lecture shabbatique du livre des Paroles mais aussi parce qu'elle a été écrite avec autre chose que de l'encre, avec son esprit et son cœur<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Au cours du débat qui a suivi ma communication, on m'a objecté que j'accordais la primauté à la parole au détriment de l'écriture – en d'autres termes que je n'étais pas assez derridien. Certes, mais mes objecteurs ont semblé oublier que, s'agissant de la Bible hébraïque, nous sommes dans le domaine de l'oralité, du *migra*, à savoir de la lecture, et d'une lecture à voix haute qui implique *la rythmique*. C'est pourquoi Meschonnic insistait sur la modalité poétique qui privilégie la parole, et la signifiante qui entoure le verset c'est-à-dire les *té'amim*, même s'il a trouvé le moyen d'*inscrire* le "record of speech in writing".

### Paroles (Dt 3, 20-22)

J'ai tenté de traduire les trois derniers versets de la première péricope. Je n'avais pas sous les yeux le fichier que Meschonnic avait constitué en relevant le terme d'hébreu biblique qui lui semblait édulcoré par les traductions courantes. Je ne pouvais pas non plus consulter toutes les traductions classiques auxquelles il confrontait la sienne (Segond, Sacy, Wogue, Fleg, Buber-Rosenzweig et d'autres encore). Ceci est donc une tentative à affiner.

Régine Blaug et Henri Meschonnic avaient convenu avec leur éditeur d'une manière bien à eux de rendre les accents rythmiques qu'ils représentaient par des petits carrés appelés « cadratins » afin de bien différencier les espaces lors de l'impression.

Les *té'amim* ou signes rythmiques étaient donc matérialisés par des barres obliques. Le nombre de barres obliques indiquait la valeur des espaces. // = 2 cadratins pour les accents disjonctifs mineurs et /// = 4 cadratins pour les accents disjonctifs majeurs. Rien pour l'hémistiche ou césure, sinon le retour à la ligne avec retrait de première ligne.

Voici donc ma proposition :

#### Dt 3, 20

Jusqu'à ce//qu'Adonaï aura installé//vos frères comme vous//et qu'ils détiendront eux aussi//le pays qu'Adonaï votre Dieu leur donne//au-delà du Jourdain

Et vous reviendrez//chacun à l'héritage//que je vous ai donné

#### Dt 3, 21

Et Josué je l'ai rassuré//à ce moment en disant

Tu as vu de tes yeux//tout ce qu'a fait//Adonaï votre Dieu à ces deux rois//Adonaï en fera autant//dans tous les royaumes//que tu traverseras

#### Dt 3, 22

Ne les craignez pas

Car//Adonaï votre Dieu//c'est lui//qui combat pour vous